



DANSE

Phobie créatrice et pièges de chasse

Page E 4



CINÉMA

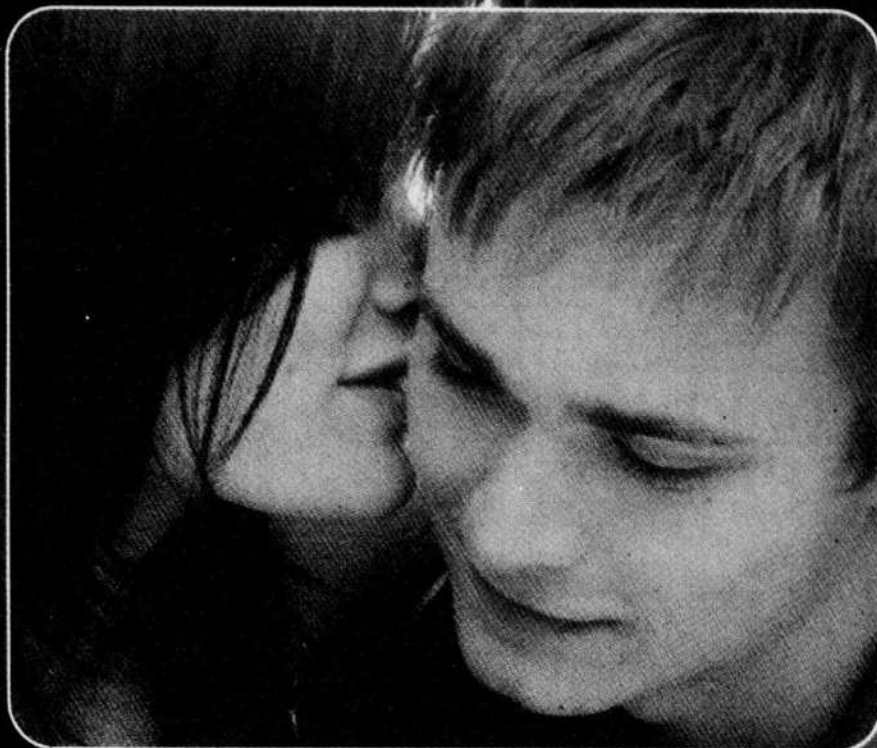
Un premier long métrage qui plonge jusqu'au vertige

Page E 7

CULTURE

OIS • RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS • RENDEZ-VOUS DU CINÉMA

Un peu de lumière autour du suicide



RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS • RENDEZ-VOUS DU CINÉMA

SOURCE: ALLIANCE

Le beau film *Tout est parfait*, d'Yves-Christian Fournier, scénarisé par Guillaume Vigneault, ouvrira les 26^e Rendez-vous du cinéma québécois jeudi prochain en plus d'être projeté cette semaine au Festival de Berlin. Abordant le thème délicat du suicide des adolescents, il prendra l'affiche vendredi sur les écrans du Québec.

ODILE TREMBLAY

Yves-Christian Fournier ne se sent pas follement carriériste. À la fin des années 90, lorsqu'il trimballait sa caméra sous toutes les latitudes pour la *Course Destination Monde*, il dit avoir croisé tant de misère et de dangers qu'il a appris à relativiser bien des choses en acquérant une conscience sociale. Plus tard, il a vu mourir devant ses yeux de petits enfants victimes du sida à Cuba. *J'ai vu trop de merde sur la terre pour me faire trop de mauvais sang avec la sortie de mon premier film*, dit-il. À 34 ans, il a déjà beaucoup roulé sa bosse. Ça garde les idées claires.

Le cinéaste précise en avoir aussi trop vu pour vouloir ajouter du noir au brouillard ambiant. *Tout est par-*

fait, son premier long métrage, qui aborde un pacte de suicide chez cinq jeunes gens, dont un seul, Josh (Maxime Dumontier), surviva, il refusait de le présenter comme une invitation romantique à passer à l'acte.

J'ai mis de la lumière dans mon film. Le soleil participe à la rédemption du personnage, dit-il. Et j'ai abordé les petits bonheurs qui aident à vivre. On montre la douleur des familles, des proches. Pas question de faire un film de suicide sur n'importe quel ton. Brian Mishara, de l'UQAM, un des grands spécialistes de la prévention, nous a guidés. Je ne voulais pas avoir de sang sur les mains.

Vertiges

Quatre amis du cinéaste ont mis autrefois fin à leurs jours. Puis Yves-Christian Fournier a rencontré un jeune survivant d'un pacte de suicide. Le thème de ce premier film est collé à ces vertiges, à ces regrets, et à la vie qui bat malgré tout.

Aux yeux de Fournier, la détresse des adolescents se conçoit: *Pas de modèles, une société guère trop inspirante, et cette illusion que, si tu pars, ça ne dérangera pas grand monde...* Il pense que, si ses amis avaient fait un petit voyage, s'ils avaient trouvé quelqu'un à qui parler, ils seraient encore de ce monde. Une quête de spiritualité accompagne sa démarche. *La société ne véhicule pas les bonnes valeurs*, estime-t-il.

D'abord monteur, puis lauréat de la *Course Destination Monde 1997-98*, Yves-Christian Fournier a travaillé comme reporter et documentariste (on lui doit, entre

autres, le *making of* du film *Possible Worlds* de Robert Lepage). Il a aussi fait sa marque en publicité et réalisé des courts métrages remarqués, dont *Sunk*, en 2001.

À ses yeux, la représentation des adolescents au cinéma québécois souffre d'anémie; ceux-ci sont souvent incarnés par des acteurs plus vieux, ou carrément absents du paysage. Lui qui appréciait *Kids* de l'Américain Larry Clark ne retrouvait pas cette préoccupation du réalisme social adolescent sur nos pellicules. Il désirait des acteurs inconnus. Mais trouver de bons jeunes interprètes non professionnels constitue un pari difficile. *En Belgique, les frères Dardenne avaient rencontré 3000 ou 4000 garçons pour Le Fils. On ne peut pas s'en permettre autant ici.*

Enfin, le rôle principal du survivant du pacte est incarné par... un jeune professionnel, Maxime Dumontier, qu'on a vu notamment dans *Gaz Bar Blues* de Louis Bélanger et *Mémoires affectives* de Francis Leclerc. *Il est arrivé déjà formé, mais son instinct, sa manière physique de jouer sont des atouts innés. Dans la scène sur le pont, laissant couler un filet de bave, il m'a brisé le cœur. Cette scène-là, où la pulsion de vie l'empêchait de mourir, l'éprouvait beaucoup.*

Réunir sa distribution fut une sorte de galère, mais le cinéaste a l'impression d'avoir réalisé de bons coups du côté des non-professionnels: Chloé Bourgeois, la petite amie du héros, n'avait jamais joué dans un film, tout au plus avait-elle participé à

l'émission *ADN-X*. Et son naturel crève l'écran.

Près de la tendresse

À l'heure de plonger dans le long métrage de fiction, Yves-Christian Fournier a fait appel à un scénariste, ou plutôt à un écrivain. *J'ai des idées rapides. J'aime créer des pistes qu'un autre développera.*

Le romancier Guillaume Vigneault, brillant auteur de *Chercher le vent* et *Carnets de naufrage*, n'avait jamais écrit un scénario de sa vie et avoue s'être passionné pour l'exercice. *Dès le départ, j'ai voulu qu'on mette l'accent sur le survivant plutôt que de faire une autopsie des morts*, explique-t-il. *On ne saura jamais pourquoi ces gars-là se sont suicidés. Le sais-je moi-même? Le film suit Josh. Et il se montre éloquent dans ses silences davantage que dans la parole. Un adolescent porte des écouteurs sur les oreilles. Il est hostile au monde. C'est son moyen de défense. Et Josh a des choses à cacher. Travailler avec les silences signifie aller beaucoup vers les gestes, les regards. Je mettais toutes ces indications dans le scénario. Mon expérience de romancier m'a servi pour mieux décrire l'action par-delà les dialogues, alors que le cinéma m'enseignait le travail d'équipe. J'y ai appris à ne pas tout contrôler.*

Guillaume Vigneault précise avoir senti ce que le cinéaste voulait faire: *Un film qui n'est pas univoque,*

VOIR PAGE E 7: LUMIÈRE

EXPOSITION

Le courtisan et sa suite

Auteur d'un chef-d'œuvre à 23 ans, Yannick Pouliot présente, pour son premier solo en musée, une suite toujours ancrée dans l'extravagance royale.

JÉRÔME DELGADO

Les grandes aventures débutent souvent par des coups de tonnerre. Manet a eu son *Déjeuner sur l'herbe*, Truffaut, ses *Quatre Cents Coups* et, plus près de nous, Yann Martel, son *Histoire de Pi*. Ces bouts de création ne sont pas nécessairement des premières œuvres, mais elles ont la particularité, sinon de révéler un nom, du moins de marquer une carrière. *Le Courtisan*, de Yannick Pouliot, est de cet ordre. Dire qu'il y avait beaucoup d'expectative au sujet du

premier solo de Pouliot dans un musée serait presque un euphémisme. À même pas 30 ans, l'artiste de Saint-Casimir-de-Portneuf est l'objet de bien des regards depuis cette pièce, maîtresse, qu'est *Le Courtisan*. Une boîte très haute et en apparence anodine, sorte de cerceuil à la verticale, qui renferme un des mirages et une des expériences les plus fantastiques.

Le pouvoir et ses méfaits pervers

L'exposition Yannick Pouliot, lancée cette semaine au Musée d'art contemporain (MAC) en même temps que des solos de deux autres figures bien en vue ailleurs au pays (le vénérable Arnaud Maggs et Geoffrey Farmer, une des nouvelles coqueluches venues de l'Ouest), rappelle que *Le Courtisan* n'aura pas été un feu de paille.

Pouliot n'est pas l'homme d'une seule œuvre. Pour-

tant, sa pratique, qui inclut la photographie, le dessin et, cœur de cette nouvelle expo, le mobilier, demeure à l'ombre du *Courtisan*, coup de cœur de la Manif d'art en 2002 pour beaucoup. Tel le Musée national des beaux-arts du Québec, qui en a rapidement fait l'acquisition et qui ne sait plus, paradoxalement, quoi en faire aujourd'hui. Trop grand, le caisson. Indissociable de Pouliot, *Le Courtisan* accueille les visiteurs au deuxième étage du MACM. L'œuvre fait partie d'une autre expo, rassemblant surtout des pièces tirées de la collection du musée (*Ces images sonores*). Mais elle sert aussi d'introduction au solo de cet artiste, qui se paye habilement notre tête en jouant de la séduction et des fausses impressions.

La suite du *Courtisan* et de son opulence néoclassique évoquant le XVIII^e siècle semble se conjuguer par différents moyens, principalement par un mobi-

lier que l'artiste se plaît à déformer, à humaniser. Les trois sculptures et la série de dessins au pochoir anthropomorphiques peuvent être centrales à cette exposition de premières (Yannick Pouliot marque le début comme commissaire de Mark Lanctôt, nouveau venu au MAC), la pièce maîtresse en est une autre.

Par ses dimensions, l'installation *Louis XVI: indifférent* est en soi accaparante. Quoique pas incontournable: ses parois extérieures, aussi banales et blanches que celles du musée, ont à ce point l'apparence de murs séparateurs que plusieurs visiteurs, lors de la journée de presse, poursuivaient illico leur chemin. Comme intervention *in situ*, elle est remarquable.

Une fois à l'intérieur, l'éblouissement, mode opérateur chez Pouliot, est immédiat. Éblouissement, puis

VOIR PAGE E 2: COURTISAN

MUSÉE DES BEUX-ARTS DE MONTRÉAL
Pavillon Jean-Noël Desmarais
www.musee-pa.ca

Renseignements: 514-283-2000

¡CUBA! ART ET HISTOIRE DE 1868 À NOS JOURS

31 JANVIER - 8 JUIN 2008

OUVERT

3

SOIRS PAR SEMAINE

Maintenant ouvert jusqu'à 21 h, mercredi, jeudi et vendredi.

Gratuit pour les enfants de 12 ans et moins*

*Accompagnés de leurs parents. Non applicable aux groupes.

UNE PRÉSENTATION DE

Financière Sun Life

EN COLLABORATION AVEC

METRO AIR CANADA

Cette exposition est organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal, avec la participation du Museo Nacional de Bellas Artes et de la Fototeca de Cuba, La Havane, ainsi que de nombreux prêteurs privés et publics américains, dont le MoMA, Jorge Arce (1905-1956), *Portrait of Mary Idella*, 1938, huile sur toile, 91,5 x 76,5 cm, La Havane, Museo Nacional de Bellas Artes. Photo: Rodolfo Martínez

CULTURE

Le savetier et le financier



Odile Tremblay

Quelle idée aussi d'accoler les termes «la vraie histoire» au titre *Les Lavigueur* dans la série sur les millionnaires de la loterie... Sans ces trois petits mots, y aurait-il vraiment controverse sur la pure véracité de la saga? Point du tout.

Il y a juste trois mots de trop. Cette semaine ont retenti à pleines tribunes les cris de révolte des vrais protagonistes de l'aventure des Lavigueur: avocat, journaliste, agent immobilier, dirigeant de Loto-Québec, présents il y a une vingtaine d'années aux côtés de la plus célèbre famille de parvenus du Québec. Chacun y allait de son rectificatif pour remettre les pendules à l'heure, tant les faits furent apparemment trafiqués à la télé. L'avocat aurait été moins véreux qu'à l'écran, l'agent immobilière, pas aussi vénale, les journalistes, moins vau-tours. Encore que....

Radio-Canada joue les vierges offensées devant les mises en demeure des uns, les accusations de faussetés venues de partout. La chaîne diffuse avant chaque épisode une mention précisant que des éléments de fiction ont bel et bien été utilisés à des fins dramatiques. Alors quoi?

La SRC a le Code civil de son bord, de toute évidence, et des procès seraient abusifs. Ce qui n'a pas empêché les producteurs de bel et bien jouer sur les deux tableaux: d'un côté, ils présentent leur petite mention sur les aspects fictifs; de l'autre, ils endossent le gros titre-choc: *La vraie histoire*.

Vraie, pensez donc...

La série est adaptée du livre d'Yve Lavigueur, seul fils survivant de la tribu. Il s'intitulait *Les Lavigueur, leur véritable histoire*. Radio-Canada s'y serait collée pour coiffer l'adaptation. Soit!

Remarque, rien n'obligeait les producteurs de l'émission à en reprendre l'esprit, surtout avant d'ajouter des éléments de fiction à des fins purement télévisuelles. Le fils Lavigueur avait déjà livré son petit point de vue subjectif des événements. Voilà que la télé en a rajouté une couche. Allez vous y retrouver... Tant de millions de Québécois suivent avec passion cette série-là. On n'ira pas leur reprocher de vouloir départager le vrai du faux en s'accrochant au moindre témoignage d'un témoin de l'époque.

Fût-ce avec des éléments rajoutés, cette histoire a tout pour passionner la galerie. La famille Lavigueur semble avoir été foudroyée par la malédiction du loto, comme les égyptologues par la vengeance d'une momie outragée. Les dérapages, les procès entourant le destin rocambolesque de ces tout-nus devenus richards malheureux fascinent les Québécois d'aujourd'hui, comme ils ont fasciné ceux d'hier. Et pour cause.

On dirait un conte de fées (par essence cruel) ou une fable, deux genres accompagnés invariablement d'une petite morale. Celle-ci se lirait comme suit: Ne passez pas trop vite d'une condition sociale à une autre, sinon gare à vos fesses! Une fable de La Fontaine, *Le Savetier et le Financier*, jonglait jadis avec le même thème, démontrant à quel point l'existence d'un pauvre savetier se trouvait empoisonnée par les 100 écus offerts par un financier.

Elle paraît toujours excessive, la morale des contes et des fables, mais le destin des Lavigueur se révèle aussi extrême que les vieilles mises en garde sur l'enrichissement minute. D'où la popularité, sans doute, d'un feuilleton qui joue visiblement dans l'inconscient collectif et ses symboles universels.

«Et puis, cette série est si bien faite», disent les gens autour de moi. Là-dessus, pas vraiment d'accord! Rien à redire sur le jeu des acteurs. La série ne ferait que révéler les immenses dons de tragédien de Pierre Verville qu'elle aurait déjà fait un bon coup. Grâce aux *Lavigueur* aussi, la jeune Laurence Leboeuf, une des meilleures comédiennes de sa génération, hérite enfin d'un vrai succès public.

Mais depuis le début quelque chose m'irrite dans cette réalisation si léchée, si radio-canadienne. Les caméras sont habiles, trop habiles justement. Faut-il qu'un milieu populaire soit filmé avec ces beaux filtres, ces angles recherchés, comme si on pénétrait dans des appartements feutrés d'Outremont ou des univers embourgeoisés du Plateau?

A croire que cette équipe n'a appris à tourner que d'une seule manière, habile, sophistiquée, même à l'heure de capter une partouze, une baise frénétique dans un appartement tout croche, qui appellerait plutôt une image brute.

Parfois ça prend une caméra un peu *trash*, juste pour épouser étroitement l'univers filmé. Même problème avec la musique, fort jolie et harmonieuse, avec plusieurs douces notes de piano. Elle semble

évoquer un monde policé, quand des chansons western, des références à des airs kitsch se marieraient bien mieux aux sacres et aux bagarres des Lavigueur. Il y a là un problème d'unité de ton.

Les meilleurs films, les meilleures séries télé combinent de façon homogène le fond et la forme. Dans *Les Lavigueur*, une esthétique d'élégance vient se coller à un monde qui vibre ailleurs. Faut dire que les milieux populaires n'ont pas trop souvent la vedette au petit écran... N'empêche que *Les Bougon* gardait mieux la note. La chose est possible, en somme!

♦ ♦ ♦

Un bonbon, ce *Barbier de Séville* de Rossini présenté ces jours-ci par l'Opéra de Montréal, sur une mise en scène d'Alain Gauthier. Valeur sûre, tant qu'on voudra, il en faut pour élargir un auditoire. Le livret, inspiré de l'œuvre de Beaumarchais, reste tellement comique près de 200 ans après sa création et les mélodies, si pétillantes qu'on peut difficilement trouver d'opéra plus susceptible de rallier tous les publics à l'art lyrique. Surtout lorsqu'il se voit servi, comme ici, avec ces décors et ces jeux scéniques collés aux codes de la bande dessinée. Ajoutez des voix fort belles et une mise en scène pétée d'idées amusantes. Oui, les éventails de couleur orange se déploient plus souvent qu'à leur tour, mais en clins d'œil plutôt rigolos. La production a refusé de se prendre au sérieux. Tant mieux!

A tout prendre, rien de tel qu'un bon *Barbier de Séville* pour démocratiser un art considéré comme élitiste par tant de monde. Cet opéra bouffe aurait même plu aux Lavigueur. Il faudrait engager Figaro pour démocratiser leur bande sonore...

otremblay@ledevoir.com

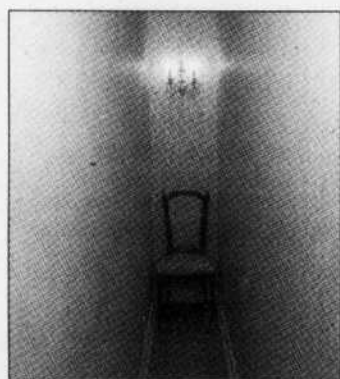
COURTISAN

SUITE DE LA PAGE E 1

étourdissement: dans ce salon exigu, ouvrant sur six étroits corridors sans issue, nos yeux tournent sans cesse, cherchant sans doute à trouver un point d'arrêt, un point de vue, le meilleur si possible.

Orné du même luxe que *Le Courtisan*, tapisserie et fauteuils en sus, musique en moins, *Louis XVI: indifférent* joue les mêmes notes contrastantes. Ce bel appareil s'avère être un piège, une fastueuse prison de laquelle on ne peut plus, on ne veut plus sortir — on peut même s'asseoir sur les chic fauteuils. Comme le souligne Mark Lanctôt dans le catalogue à paraître, il s'agit d'une représentation du pouvoir et de ses méfaits pervers, du renfermement dans lequel s'isolent les élites, avec leurs notions du beau et du confort et leur rejet de la pauvreté extérieure.

Le cercueil du *Courtisan* s'est déployé, s'est ouvert. L'expérience acoustique d'autrefois cède la place à une épreuve davantage cinématique, télescopique même, les déplacements étant autant physiques que visuels. On n'est pas loin de se sentir pourchassé, sinon par le Jack mis en

SOURCE MACM
Louis XVI: indifférent, de Yannick Pouliot

scène par Stanley Kubrick dans *The Shining*, du moins par une caméra, comme chez Bruce Nauman.

Censée accueillir plusieurs visiteurs à la fois, contrairement à l'expérience individuelle imposée dans *Le Courtisan*, *Louis XVI...* s'offre comme un lieu de rencontre, mais condamné à l'échec: du fond de chaque corridor, difficile de communiquer, voire impossible. *«Indifférent»*, dit l'intitulé.

De forme étoilée, subtilement symétrique — obsession de la perfec-

tion —, l'œuvre pointe la Toile virtuelle. Pour son auteur, ce «schéma à quelque chose d'Internet, mais tiré d'une autre époque». Un schéma étourdissant. *«Après un verre de champagne, s'amuse-t-il à imaginer, on ne sait plus où est la sortie.»*

Yannick Pouliot marquera encore les esprits. Avec une seule œuvre... faisant de l'ombre au reste. Les dessins et les sculptures peuvent se distinguer pour leur non-accessibilité, elles ne font pas le poids. Les premiers, exercices répétitifs sur un même thème, semblent être là pour habiller les murs. Les deuxièmes jouent moins bien l'ambiguïté. Sur leur socle, elles semblent même dépassées. Seule *Eastlake: intransigeant*, de forme circulaire et creuse, repose directement au sol. L'effet, autant repoussoir qu'attirant, de ce spa en tissu, ou d'arène, fonctionne mieux. N'entre pas qui veut dans la suite du courtisan.

Collaborateur du Devoir

YANNICK POULIOT

Musée d'art contemporain de Montréal, 185, rue Sainte-Catherine Ouest, jusqu'au 20 avril.

MOIS MULTI

Volet d'hiver

À Québec, l'arrivée du mois de février ne signifie heureusement pas uniquement la venue du carnaval. Depuis déjà neuf ans, l'équipe de Recto Verso a choisi cette période de l'hiver pour présenter le Mois Multi (MM9), un sympathique petit festival aux vastes horizons.

PATRICK CAUX

Québec — Avec le temps, le MM est devenu un rendez-vous incontournable des amateurs d'arts médiatiques et des curieux des nouvelles formes d'expression artistique. Chaque année, on y présente des créations multidisciplinaires, des performances et des installations offrant un échantillonnage pertinent (et nécessaire!) de la pratique contemporaine mondiale.

Cette année ne fera pas exception, même si, à l'occasion du 400^e anniversaire de la ville, l'événement a choisi de muter quelque peu. En effet, pour participer aux festivités de 2008, le MM9 a décidé de répartir ses activités sur deux périodes distinctes. En plus de la programmation de février, le festival prendra les rues de Québec d'assaut en septembre. Même s'il est encore trop tôt pour parler du contenu exact de ce MM9 bis, on nous promet déjà que le terrain de jeu des artistes invités sera à l'échelle de la ville! Pour l'heure, on se concentre sur le volet de février, qui démarra dès mercredi. Division des activités oblige, la programmation d'hiver a subi un petit régime minceur en vue de l'automne. Si on y retrouvera un peu moins d'artistes et d'œuvres que par les années passées, la qualité et la diversité des



KURT HENTSCHLÄGER

La création multidisciplinaire *Feed* de l'Américain d'adoption Kurt Hentschläger utilise projections, stroboscopes, brouillard et environnement sonore pour déstabiliser le spectateur.

pratiques présentées n'en prendra cependant pas ombrage.

Intrigant...

Parmi les gros coups de cette année, on est particulièrement intrigué par la création multidisciplinaire *Feed* de l'Américain d'adoption Kurt Hentschläger. Projections, stroboscopes, brouillard, environnement sonore, l'ancien membre du réputé duo Granular Synthesis ne lésine sur aucun moyen pour déstabiliser les spectateurs. A en croire le directeur artistique du MM9, Émile Morin, l'expérience serait hallucinante. On prévient même qu'il faudra signer une

décharge de responsabilité avant de pénétrer dans la salle... Coup de publicité ou véritable danger? Une chose est certaine: l'idée de se plonger dans cet univers de distorsion sensorielle séduit.

Autre aventure intrigante, le *Scarface* de la Galloise Eddie Ladd (qui sera aussi de *Temps d'images* à l'Usine C). A la fois projet cinématographique et théâtral, l'artiste reprend la structure et le dialogue du scénario du film bien connu de Brian De Palma en les transposant dans le décor rural de la ferme de ses parents.

Côté installations, deux des œuvres présentées attirent particulièrement l'attention: *Augmented Sculpture #1* et *The Robotic Chair*. Dans le premier cas, c'est l'Espagnol Pablo Valbuena qui s'attaque à notre perception de l'espace. Pour cette œuvre, l'artiste a construit un assemblage de différents volumes. Grâce à un jeu de lumière sophistiqué, il parvient à créer sans cesse de nouveaux espaces. Sur un extrait vidéo, la facture semble contenir une très grande poésie architecturale. On a hâte de voir la véritable installation.

La *Robotic Chair*, quant à elle, est le fruit du croisement du travail de l'artiste Max Dean et d'une équipe de spécialistes. Sous les lignes banales d'une chaise d'école se cache en fait un robot complexe qu'on a mis plus de vingt ans à confectionner. Comme la description de l'œuvre l'annonce, «The Robotic Chair a quelque chose d'humain: elle sait tomber... mais aussi se relever. Placée sur un plan carré vide, sa première action est de s'effondrer avec fracas. Puis, lentement, le siège bouge; il cherche les pattes et le dossier. Morceau par morceau, la chaise se reconstruit. Mais cette nouvelle intégrité n'est pas permanente, puisque le cycle se répète, encore et encore.»

Collaborateur du Devoir

LE MOIS MULTI 9

Du 13 au 24 février
Au Complexe méduse
Programmation complète
au www.multi.org

CONCOURS D'ART PUBLIC

À TOUS LES ARTISTES PROFESSIONNELS DU QUÉBEC

La Ville de Québec invite les artistes professionnels en arts visuels du Québec à participer à un concours pour la réalisation d'une œuvre d'art public au parc Chauveau, lieu d'accueil d'un nouveau centre de soccer intérieur.

L'œuvre, d'esprit Land Art, viendra s'insérer dans un site exceptionnel et devra être en harmonie avec l'environnement naturel de même qu'avec l'architecture du bâtiment.

Le parc Chauveau est situé à l'intersection du boulevard de l'Ormière et de l'avenue Chauveau dans l'arrondissement des Rivières.

Le budget de réalisation de l'œuvre est de 105 000\$.

Pour connaître les modalités du concours, les artistes intéressés sont invités à consulter la section *Sujets de l'heure* du site Internet de la Ville de Québec au www.ville.quebec.qc.ca.

Réception des dossiers :

Au plus tard le 20 mars 2008, avant 16 h 30 à :
Concours d'art public - Parc Chauveau
43, rue De Buade, 3^e étage, bureau 310
Québec (Québec) G1R 4A2

Renseignements :

Service de la culture
Josée Bonneau,
Responsable de l'art public
Ville de Québec
Tél. : 418 641-6411, poste 2643
josee.bonneau@ville.quebec.qc.ca

VILLE DE
QUÉBEC

La Nef présente

CORDES SUR CIEL

Splendeur des cordes pincées

Musique de la Renaissance pour ensemble de luths, théorbes et guitares

Samedi 9 février 2008, 20h

Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
400, rue Saint-Paul Est, Montréal

BILLETTS : Réguliers : 25 \$ • Aînés : 20 \$ • Étudiants : 10 \$

Admission 514.790.1245
La Nef 514.523.3095
administration@la-nef.com
www.la-nef.com

MOIS MULTI 9

LE FESTIVAL D'ARTS MULTIMÉDIAS DISCIPLINAIRES ET ÉLECTRONIQUES

in_ex

IN FÉVRIER 2008
DU 13 AU 24
EX SEPTEMBRE 2008
DU 11 AU 20

MOISMULTI.ORG
524-7553

Les productions recto-verso

Billetech

CULTURE

Danse et performance

Phobie créatrice
et pièges de chasse

FRÉDÉRIQUE DOYON

C'est un curieux objet théâtral, cinématographique et performatif que propose le Studio 303, ce soir et demain. *Phobophilia* porte sur ce sentiment ambigu auquel renvoie le titre, entre l'attraction et la répulsion qu'inspire la peur, tant dans sa dimension intime (émotionnelle, sexuelle) et artistique qu'en référence à la situation politique mondiale.

Stephen Lawson et Aaron Pollard sont des adeptes de pièces «prêtes à jouer», empruntant souvent la forme du cabaret, afin de multiplier les contextes de représentation: concert rock, discothèque ou théâtre. Leur répertoire compte surtout des œuvres courtes mais ces dernières années, ils en ont créé de plus longue durée, comme *Phoenix* et *zou-na-pel-lu-ci-da*.

«C'est un projet spécifiquement conçu pour aborder la peur, comme émotion mais aussi comme arme politique, résume Aaron à propos de *Phobophilia*. Tout ça dans le contexte de l'œuvre de Cocteau.»

On y retrouve l'humour sombre, onirique et inquiétant, parfois trulente des films de Cocteau et de l'époque des années 30. Le tandem de 2boys.tv se réfère aussi à l'émergence du jazz et à l'ombre de la Seconde Guerre mondiale.

«La référence à Cocteau est assez poétique, décrit Aaron. Elle renvoie surtout à ses œuvres cinématographiques et poétiques, à son questionnement sur le rôle de l'artiste, du poète. Certaines scènes sont des citations de son œuvre.»

Tandis qu'Aaron pilote la technique derrière un public réduit de 20 spectateurs et prononce quelques textes (dont l'interrogatoire d'un soldat canadien en Syrie), son comparse Stephen se fait performeur et manipulateur d'objets. Le spectacle commence quand il ouvre délicatement une boîte dont le couvercle deviendra le livre-écran d'un cinéma miniature, dont il manie les scènes comme des chapitres en tournant les pages. Performance intime qui commande un public restreint.

«On a été très inspiré par la production Ubu sur la table», indique Aaron. Entre marionnette et marionnettiste, victime et maître du jeu, tantôt salvateur ou pervers — ambiguïté toute «phobophilienne» —, Stephen dirige et subit tout à la fois l'aventure de son alter ego cinématographique, qu'il mime en superposition à l'action filmique.

«Il y a une mise en abyme: je suis le performeur sur scène, mais aussi dans la projection», explique ce dernier.

Le personnage-artiste, capturé par une ombre machiavélique, se retrouvera dans les entrailles de la ville, dans un cabaret au goût dou-



Phobophilia, entre performance cinématographique et théâtrale

teux et à l'érotisme... transgenre (Stephen Pollard aime jouer les travestis et faire du «lyp-sinc»). Jusqu'à ce que l'horreur éclate.

L'extrait qu'a pu voir *Le Devoir* navigue entre réalité et fiction, entre surréalisme et pseudo-horreur hitchcockienne. Un univers à la fois étrange et familier.

Le jeu des boîtes

Phobophilia aurait très bien pu s'insérer dans le programme du week-end suivant, toujours au Studio 303. Le petit théâtre de l'underground montréalais propose une soirée sur le thème de la boîte, clin d'œil à l'espace scénique dont la structure est souvent mise au défi en danse contemporaine.

Cinq courtes pièces s'enchaînent, en commençant par le duo *Permis d'exploitation* de l'artiste multidisciplinaire Silvy Panet-Raymond, connue aussi comme théoricienne et enseignante au département de danse de Concordia.

Sa boîte est celle, musicale, de l'artiste visuel Sylvain Baumann, truffée de compositions fougueuses de Bellerocaille. Mais c'est aussi une caisse, une cage, un piège, et surtout le catalyseur de scénarios divers.

La boîte devient le motif central de «toutes sortes de stratégies que le duo se construit pour essayer d'occuper le territoire de l'autre, de le mettre en boîte, des fois, explique l'artiste et professeure à propos de la pièce, qui oscille entre danse, théâtre et performance, dont une première version a été présentée à la SAT en octobre dernier. Ces scénarios filent constamment sur un tranchant: dès qu'ils tombent du côté de la victime ou du persécuteur, on doit revenir sur la lame. Il n'y a jamais de parti pris.»

Elle aime l'idée d'utiliser le faux pour piéger le vrai. Toute une section repose sur l'usage d'un tissu dont l'homme (Christian LeBlanc) enveloppe la femme (Caroline Dubois) et qui transforme celle-ci en toutes

sortes de personnages à différents âges. Aussi, les films qui ponctuent le duo mettent en scène des appelants, tournés dans des gabions de chasse au canard en France, où un lieu sauvage et factice — marais habité de faux canard — devient un piège de chasse. Un band de trois jeunes musiciens accompagne le tout.

Ces derniers temps, Silvy Panet-Raymond a créé des pièces au fil des invitations à l'étranger: en Belgique avec l'écrivaine Yolande Villemaire, en Croatie l'été dernier. Mais elle privilégie surtout les ateliers de création qui permettent de composer du matériel chorégraphique abondant issu de tous les participants qu'on peut amalgamer de toutes les manières.

«J'aime explorer un territoire sous toutes sortes d'angles avec des gens différents et ne pas toujours être dans la même position, abolir certaines positions pour penser les conventions de la création.»

Le Devoir

PHOBOPHILIA

De la compagnie 2boys.tv
Les 9 et 10 février

PERMIS D'EXPLOITATION

De Silvy Panet-Raymond
Le 16 février

Au Studio 303 (372, Sainte-Catherine Ouest, local 303)



Permis d'exploitation avec Christian LeBlanc et Caroline Dubois.

MÉDIAS

Qui pourra encore faire
de la fiction à la télé?

Le petit écran traverse une grave crise de financement... mais l'imagination pourrait y trouver son compte

PAUL CAUCHON

Il y a 15 ans, les grandes séries de fiction pouvaient coûter jusqu'à 1,5 million de dollars l'heure. Quinze ans plus tard, *Nos étés*, série d'une grande ampleur dont l'action se déroule sur un siècle, a eu toutes les difficultés du monde à compléter un financement de 750 000 \$.

C'est ce qu'on appelle la crise de financement de la télévision. «Dans une série dramatique, il y a maintenant des thèmes qu'on ne peut pas toucher, des genres télévisuels qui deviennent impossibles», déclare Michel d'Astous.

Michel d'Astous et Anne Boyer écrivent ensemble pour la télévision depuis 20 ans, des téléromans comme des miniséries, pour Radio-Canada mais surtout pour TVA. Leurs titres ont toujours remporté un grand succès: *Sous un ciel variable*, *Les Poupées russes*, *Le Retour*, *Tabou*, *2 frères*, puis *Nos étés*, un projet exceptionnel dont la quatrième et dernière saison commence la semaine prochaine (mercredi 13 février à 21h).

Depuis 2002, ils sont également producteurs, de *Nos étés* mais aussi des *Sœurs Elliot*, série dont ils ne sont pas les auteurs. La crise du financement de la télévision, ils la vivent donc de très près, à la fois comme auteurs et comme producteurs. *Nos étés* était d'ailleurs un projet «un peu fou», admet Michel d'Astous: une histoire qui se déroule sur cent ans, et sur six générations de femmes, chaque génération occupant à tour de rôle la même grande maison sur le bord du fleuve.

Le projet est arrivé à TVA au moment où tous les réseaux commençaient à multiplier les séries très urbaines, très montréalaises... et moins chères. Assez rapidement, les auteurs se sont aperçus qu'ils devraient faire preuve d'une grande ingéniosité, puisqu'il devenait impossible de recréer à l'écran un village d'époque complet (la série se déroule essentiellement autour de deux maisons). Non seulement *Nos étés* semble être la dernière série «historique» en ondes, mais tout le monde doute qu'on puisse produire de nouveau un projet aussi ambitieux dans l'immédiat.

«C'est simple: quand un producteur lit un projet, explique Michel d'Astous, il compte d'abord les lieux et les personnages, les scènes de nuit et les figurants, et il sort sa calculatrice.» Les actuelles contraintes financières entraînent même une «autocensure» chez les auteurs, soutient-il. «Il y a des thèmes qu'on ne peut presque plus aborder, explique-t-il. Tout ce qui est social, par exemple. Raconter un mouvement social, un mouvement syndical, quelque chose de collectif. Une manif avec trois figurants à l'écran, ça n'a aucune crédibilité.»

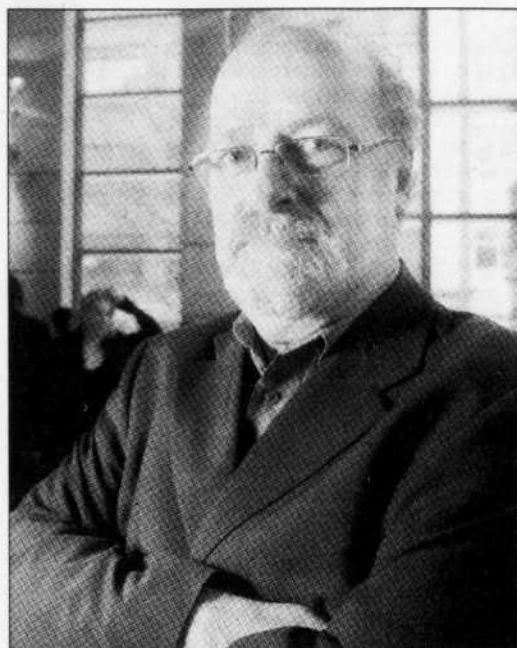
«Ensuite, poursuit-il, on évite les séries historiques. Il y a 15 ans, Marguerite Volland ou Ces enfants d'ailleurs, c'étaient des budgets de 1,2 à 1,5 million de dollars l'heure. Impossible aujourd'hui... On évite également les séries d'action avec cascades. Et puis la science-fiction, je vois mal comment on pourrait en faire. Les sujets doivent passer par le privé, par l'intime, avec un nombre plus réduit de personnages.»

Contraintes

D'où vient la crise? Le refrain est connu: multiplication des chaînes et des projets, contributions publicitaires qui n'augmentent pas, publicité qui se déplace vers Internet, entre autres.

«Nous sommes dans une situation critique», soutient France Lauzière, directrice des programmes de TVA. Au départ, les chaînes spécialisées ne représentaient pas une grande menace pour les chaînes généralistes. Aujourd'hui, elles grignotent près de 40 % de l'écoute totale, elles puisent dans les fonds gouvernementaux pour produire quelques émissions québécoises elles aussi, elles vont chercher de la publicité. «Chez nous, les volumes annuels d'investissement en publicité sont en baisse», soutient France Lauzière.

Peut-on trouver des solutions alternatives de financement? Ce n'est pas évident. Tout le monde convient



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Michel d'Astous

que les subventions gouvernementales ne doubleront pas demain matin.

Le placement de produits dans les émissions? Il s'agit d'un apport minime; tous les produits ne conviennent pas et le téléspectateur n'apprécie pas toujours, répond Michel d'Astous.

La vente de coffrets DVD? Les coffrets des précédentes séries de *Nos étés* ont fait leurs frais, mais ils ne couvrent que les frais du coffret, justement.

L'exportation des émissions? Intéressant, mais «on ne peut pas en tenir compte dans la structure de financement», répond Michel d'Astous. Il faut compléter le financement localement. Si l'émission est vendue à l'étranger, ce sera un bonus, qui permettra de développer d'autres projets.

Nos étés a tenté une expérience avec Illico, le service de Vidéotron, qui a contribué au financement de la série et offert l'émission à ses abonnés en exclusivité. «Ça demeure encore assez marginal comme phénomène», fait remarquer Anne Boyer. France Lauzière, elle, ajoute que plus Illico investit de l'argent dans un projet, moins les fonds publics sont importants. «La participation d'Illico n'est pas reconnue comme faisant partie du financement», ajoute-t-elle. Pour TVA, bien sûr, la seule solution consiste à convaincre le CRTC d'accorder aux chaînes généralistes des redevances des abonnés au câble et au satellite.

En attendant, comme on ne peut pas compresser beaucoup plus les dépenses (au moins 60 % du budget d'une émission va aux techniciens et aux comédiens), «on tente de raconter des histoires avec un budget qui ne dépasse pas nos ambitions artistiques», déclare Michel d'Astous.

De façon paradoxale, la contrainte finit par susciter la créativité et l'imagination. «Il n'y a pas d'appauvrissement créatif», reconnaît Michel d'Astous. Il y a actuellement au Québec encore plus de séries d'auteurs. Les *Invincibles*, c'est une nouvelle génération d'auteurs. Minuit, le soir, ce n'est pas une superproduction mais c'est extraordinaire. Il reste que «la patinoire de jeu a rétréci», dit-il.

Michel d'Astous et Anne Boyer travaillent actuellement à un projet de série policière, l'histoire d'un policier qui infiltre différents milieux. Si le projet fonctionne, il ne faudra pas s'attendre à l'équivalent d'un James Bond ou d'un *24 heures chrono*. «On sait déjà qu'il faudra miser sur la psychologie des personnages plutôt que sur l'action», conclut Michel d'Astous.

Le Devoir

LA PLACE DES ARTS PRÉSENTE
PEGGY BAKER DANCE PROJECTS PORTAL

DIRECTION ARTISTIQUE: PEGGY BAKER

Ce spectacle en trois temps s'amorce avec *Unfold*, solo signé par Baker et interprété par Andrea Nann. Celle-ci partage la scène avec le réputé pianiste de concert Andrew Burashko. Suit le solo *Portal*, chorégraphié et dansé en silence par Baker. Enfin, *A Woman By A Man*, un pas de deux de James Kudelka, dansé par Peggy Baker et Michael Sean Marye.

20 AU 23 FÉVRIER 2008, 20H
18\$ (adultes) 15\$ (étudiants) taxes incluses
15% de rabais pour groupes de 20 et plus

3 SPECTACLES POUR 33\$

PEGGY BAKER DANCE PROJECTS
20 AU 23 FÉVRIER 2008, 20H

RUBBERBANDANCE GROUP
26 AU 29 MARS 2008, 20H

BALLET DE LORRAINE
30 AVRIL AU 3 MAI 2008, 20H

Série Cinquième Salle: Directeur de la programmation, Michel Gagnon

Place des Arts
514 842 2112 • 1 866 842 2112
laplacearts.com
Réseau Admission 514 790 1245

LINA CRUZ COMPAGNIE FILA 13 K-5
20 AU 23 FÉVRIER 2008

UN VOYAGE TRIBAL, SENSUEL ET LOUFOQUE

CHORÉGRAPHE: LINA CRUZ
INTERPRÈTES: ÉRIC BEAUCHESNE, ALEJANDRO DE LEON, JUSTIN GIONET
CATHERINE LAROQUE, SOULA TROUGAOS
COLLABORATEURS: CHRISTOPHE NICOLAS, PHILIPPE NOIREAUT

AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM

BILLETTERIE: 514 525.1500
ADMISSION: 514 790.1245

PHOTO: CECE

mai (Montréal, arts interculturels)
3680, rue Jeanne-Mance
Montréal | QC | H2X 2K5

GUSTAVO CABILI (LA SHUNTA) & KATIA MAKDISSI-WARREN (OKTOECHO)
Orient-Tango

3 concerts exceptionnels!

Du 14 au 16 février à 20h
Une série de trois concerts exceptionnels!
Jeudi: Entre Buenos Aires et Montréal
Vendredi: La 5e route bleue
Samedi: Orient-Tango

Information: info@m-a-l-q.ca www.m-a-l-q.ca
Billetterie: 514-982-3386
www.makdissiwarren.com www.lashunta.blogspot.com

VIVA VOCE
Les valse Liebeslieder de Brahms

Peter Schubert, directeur artistique
Francis Perron et Pamela Reimer, pianistes

Le samedi 16 février 19h 30

Salle Redpath
3461, rue McTavish, Montréal
514-397-9371
514-398-4547

WWW.VIVAVOCE-MONTREAL.COM

Constantinople et Françoise Atlan

MUSIQUE

MUSIQUE CLASSIQUE

Que reste-t-il de l'empereur Karajan ?

En avril 2008, Herbert von Karajan aurait eu 100 ans. De nombreuses parutions en CD et DVD saluent cet anniversaire. Voici un premier tour d'horizon de CD nouvellement réédités que vous pourrez trouver en magasin.

CHRISTOPHE HUSS

Il est difficile aujourd'hui, notamment vu de l'Amérique du Nord, d'imaginer à quel point Herbert von Karajan eut une emprise sur la vie musicale. Chef à vie de l'Orchestre philharmonique de Berlin et de celui de Vienne, *deus ex machina* de la Deutsche Grammophon, il était la locomotive de la musique classique européenne, une ascension débutée dans les années brunes de l'Allemagne nazie et concrétisée par sa prise de pouvoir musicale à Berlin en 1955.

Son goût prononcé pour les technologies fit le reste. L'avènement de la stéréophonie l'amena à enregistrer le grand répertoire à Berlin, à Vienne et à Londres. Un temps, il eut même deux «contrats d'exclusivité», l'un avec EMI, l'autre avec DG.

À l'arrivée du disque compact, il s'engagea à fond dans la promotion de ce nouveau support, qui, accessoirement, le légitimait de tout réenregistrer. À la toute fin de sa vie, il s'attacha à constituer un ultime legs visuel, des vidéos montées dans sa propre cave et qu'il confia à Sony (qui venait de racheter CBS-Columbia) en échange... de la construction d'une usine de pressage de disques près de chez lui en Autriche.

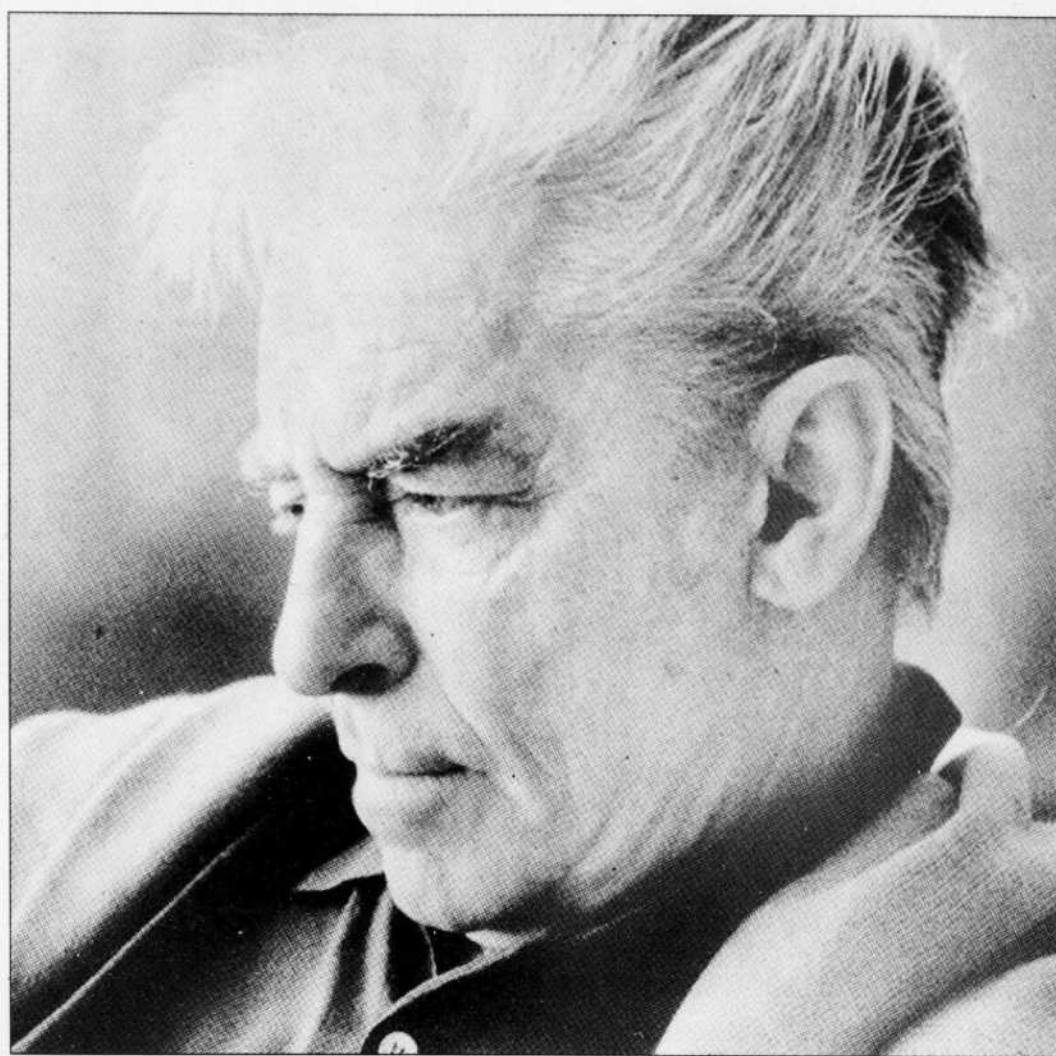
Le pouvoir de la musique

Sur le plan musical aussi, Karajan eut un impact considérable, matérialisant à Berlin sa représentation de ce que devait être un «corps sonore idéal». Le mot allemand *klangkörper* peut certes se traduire élégamment par «entité sonore», mais l'idée littérale de «corps sonore» traduit parfaitement la vision organique du son chez Karajan. Et le cœur de cette sonorité, ce sont les cordes.

En ce sens, l'image orchestrale véhiculée par Karajan est l'illustration la plus accomplie du «son allemand», qui prône la fusion de tous les éléments dans un corpus irrigué par les cordes et s'oppose radicalement au «son français», dans lequel chaque instrument à vent est considéré comme un soliste qui vient apporter sa touche de couleur à l'ensemble.

C'est pour cette raison précise que le fait de voir accolé sur la réédition CD de *La Mer* de Debussy chez DG un autocollant clamant «un des 100 meilleurs enregistrements de tous les temps selon le magazine Gramophone» est en droit de faire rire, car même si c'est un bel enregistrement, il illustre par l'exemple une vision hétéroclite, fondue et dynamiquement corsetée, aux antipodes de l'esthétique de cette musique. Cela n'empêche pas l'envoûtement, mais constitue tout sauf un modèle.

Le plus surprenant dans la carrière d'Herbert von Karajan, c'est sa «non-carrière post mortem». Alors que les disques de Maria Callas ou de Glenn Gould ont continué à se vendre, davantage même après leur disparition que de leur vivant, l'omniprésence et la puissance de la présence de Karajan sur le marché se sont quasiment effondrées en un rien de temps. Tout s'est passé com-



SOURCE TELE-QUÉBEC

Herbert von Karajan est l'illustration la plus accomplie du «son allemand».

me si les mélomanes l'avaient trop vu et décidaient de tourner la page.

Le succès commercial des diverses publications commémoratives à l'occasion du centenaire va définitivement nous renseigner sur ce point. Mais ce serait dommage d'oublier Karajan, car, que l'on y adhére ou non, son legs témoigne de la quintessence d'un idéal sonore unique, fait de puissance et de legato, qui a marqué l'interprétation des années 1960 à 1990 et s'oppose en tous points à l'esthétique des orchestres américains de l'époque.

Deutsche Grammophon a publié le premier un coffret commémoratif de 10 CD en albums carton enchâssés dans un luxueux coffret et reprenant des visuels d'époque. Ce coffret balait tout, du premier enregistrement stéréo (*Une vie de héros* de Richard Strauss) à la découverte de la jeune violoniste Anne Sophie Mutter (concerto de Beethoven), en passant par le 1^{er} Concerto de Tchaïkovski avec Sviatoslav Richter, le *Requiem* de Mozart et les inévitables symphonies de Beethoven (n^{os} 3 et 4) et de Brahms (n^{os} 2 et 3).

Autre ironie de l'histoire, patente à la réécoute: Karajan, dont la passion absolue était l'idéal sonore, n'a pas été foncièrement bien servi par les ingénieurs du son: la vraie rondeur ferme des cordes de Berlin, le moelleux qu'on entendait en concert, ne transparaît pas vraiment à sa juste et pleine mesure dans les disques. Par exemple, celui des intermezzos d'opéras pâtit de sonorités un peu crispées.

Les choix

En tant que tel, le coffret DG illustre très bien l'esthétique Karajan dans les répertoires les plus variés. Karajan plant en effet les œuvres à son moule musical plutôt que de rechercher le style de chacune. Le 1^{er} Concerto de Tchaïkovski,

pompeusement germanique, ou le *Requiem* de Mozart, cérémonieux et très legato, illustrent cela aussi bien que le disque Debussy-Ravel précité. Du *Sacre du printemps* par Karajan (interprétation de 1964: un choix surprenant quand on connaît la version ultérieure), Stravinski lui-même avait d'ailleurs vilipendé la «sauvagerie de salon», alors que du très méconnu enregistrement Bernstein de 1958, le compositeur avait juste dit: «Wow!» (avec raison).

Si vous désirez une sélection des disques extraits du coffret, le carré d'as est mené par *Une vie de héros*. Plus on écoute Karajan, plus on se rend compte que Richard Strauss est «son» compositeur. Les trois dauphins de ce disque sont les «Intermezzos d'opéras», malgré la réserve sonore susmentionnée, les *Symphonies* n^{os} 3 et 4 de Beethoven en 1963, très caractéristiques de la «griffe» Karajan (plus que les Brahms de 1964, dont la *Seconde* est tout sauf exceptionnelle), ainsi que la surprenante et méconnue 9^e de Schubert, assez étrange par ses priorités et ses équilibres. Cet enregistrement de 1969 n'a jamais eu la cote. Il est pourtant plus personnel et partial que bien d'autres témoignages, comme l'étaient aussi la 3^e Symphonie de Honegger, la 10^e de Chostakovitch ou la 5^e de Prokofiev, des bijoux qui ne figurent pas, hélas, dans le coffret.

DG publie aussi un double al-

bum des choix d'Éliette von Karajan, des extraits sans intérêt, et un luxueux livre-disque *Karajan, the Music, the Legend*, comprenant un DVD d'extraits et un CD d'œuvres complètes, dont le *Concerto pour deux violons* de Bach avec Christian Ferras et Michel Schwalbé, jamais publié auparavant.

Et pour les réjouissances à venir, dont nous vous reparlerons, citons des DVD chez Sony et DG (vous pouvez d'ores et déjà acheter sans crainte le DVD des *Symphonies* n^{os} 4, 5 et 6 de Tchaïkovski chez DG) et, surtout, la publication en deux immenses coffrets (l'un symphonique de 88 CD, l'autre vocal de 72 CD) de tous les enregistrements EMI, depuis 1946. Chez DG, seul le Japon a osé une intégrale: elle totalise 240 CD, coûte 3000 \$ et sera vendue en édition limitée par souscription!

Collaborateur du Devoir

HERBERT VON KARAJAN

«Master recordings»
Dix CD DG 477 715

Notre choix en CD isolés: Strauss 477 7156, Schubert 477 7162, *Intermezzos* 477 7163 et Beethoven (*Symphonies* n^{os} 3 et 4) 477 7157.

Également disponible: *The Music, The Legend* (un CD et un DVD).

LES VIOLONS DU ROY DANS DEUX SEMAINES



L'EXPÉRIENCE BARTOK

SAMEDI 23 FÉVRIER, 20H
CENTRE PIERRE-PÉLÉADEAU, SALLE PIERRE-MERCURE

UNE EXPÉRIENCE AU CŒUR DU XX^e SIÈCLE
Sous la direction musicale de Jean-Marie Zeitouni.

B. Bartók: *Divertimento* et *Musique pour cordes, percussions et célesta*
A. Pärt: *Frates et Festina lente* pour orchestre à cordes et harpe

En collaboration avec:



NOUVEAU!
Tarif 29 ans et moins:
12,50 \$

*Frais de service en sus, avec preuve d'âge à l'appui.

LES VIOLONS DU ROY
LA CHAPELLE DE QUÉBEC
BERNARD LABADIE
violonsduroy.com

Articulée
514 844-2172
1 866 844-2172
ADMISSION
514 987-6919



AY!! AMOR...

LUNDI 11 FÉVRIER - SALLE PIERRE-MERCURE
514.987.6919

SPECTACLE

L'amour dans tous ses états

Ay!! Amor... de l'Ensemble
Constantinople avec Françoise Atlan

YVES BERNARD

Trois jours avant la Saint-Valentin, revoici Constantinople, l'ensemble montréalais de musique ancienne qui manie si habilement le double langage de l'oral et de l'écrit, invitant cette fois-ci la chanteuse Françoise Atlan pour *Ay!! Amor...*, une soirée de chants issus des traditions orales et du répertoire des musiques anciennes du bassin méditerranéen, présentée le lundi 11 février à 20h à la salle Pierre-Mercure.

Reconnue comme l'une des voix les plus authentiques des répertoires traditionnels de cette région du monde, la soprano a développé une riche complicité musicale avec Constantinople, ayant enregistré et tourné avec ses membres *Terres turques*, un projet qui incarne l'unité autour d'une immense région qui s'étend de l'Ouest méditerranéen à l'Asie centrale. Pour *Ay!! Amor*, Atlan s'est impliquée davantage. «*Terres turques renfermait plusieurs musiques déjà existantes. Dans Ay!! Amor, le contexte est beaucoup plus libre et le thème se réfère à l'amour vu par une femme: l'amour dans tous ses états avec l'exil, la tristesse, la nostalgie et la joie. Nous intégrons même une dimension mystique.*»

Également pianiste, compositrice, chercheuse en ethnomusicologie et enseignante, l'interprète a assimilé de singulières dualités, qu'elle perçoit davantage comme source d'enrichissement que de conflits: dualité entre sa formation classique et le bagage judéo-espagnol qu'elle a acquis

à la maison, entre ses racines juives et berbères, françaises et maghrébines. Toutes ces sensibilités sont bellement intégrées à sa voix délicate, claire et pure, capable de profondes inflexions spirituelles et de chants aux contours fort subtils.

«*Mon premier répertoire est le chant sépharade, qui est un terme générique qui veut dire Espagne, explique-t-elle. Ma famille est partie de là après 1492 avec son castellano de l'époque, qui fut enrichi de mots ambients, ce qui nous a permis de créer le haketiya, qui est notre langue judéo-espagnole du Maroc. Dans ce pays, nous trouvons aussi bien la musique judéo-espagnole que la musique judéo-marocaine, qui se chante aussi bien en espagnol qu'en arabe ou en hébreu. C'est normal, juifs et musulmans font de la musique ensemble depuis la nuit des temps. Ces trois langues sont d'ailleurs mes idiomes de prédilection et une pièce comme Amor de ti, qui fait partie du programme de Ay!! Amor... est une référence à l'Andalousie du XIII^e siècle, alors que les gens pouvaient parler les trois langues dans une même phrase. J'adore travailler là-dessus.*»

Collaborateur du Devoir

AY!! AMOR...

L'Ensemble Constantinople
et Françoise Atlan
À la salle Pierre-Mercure du
Centre Pierre-Péladeau, le lundi
11 février à 20h. Renseignements:
514 790-1245



BERND HENDRICKX

L'ensemble Constantinople

CONSERVATOIRE

> de musique de Montréal



Au Conservatoire,

on forme une relève musicale d'excellence,
d'un bout à l'autre du Québec,
depuis plus de 60 ans.

Date limite d'inscription:
le 1^{er} mars 2008

www.conservatoire.gouv.qc.ca

Conservatoire
de musique
et d'art dramatique
Québec

NOUVEL ENSEMBLE MODERNE
SOUS LA DIRECTION DE LORRAINE VAILLANT

L'ESCALE DES SOLISTES

IRAN - LIBAN - ISRAËL

MERCREDI 20 FÉVRIER

WWW.LENEM.CA - 514-343-5636 - INFO@LENEM.CA

IRADJ SAHBAI MINIAURES

POUR QUATRE CHOIRES

ZAD MOULTAKA AN NÂS

CHORUS OF THE NEW WORLD

EREL PAZ TRUCKNER'S FORCE

CHORUS OF THE NEW WORLD

GIDEON LEWENSOHN QUINQUET

CHORUS OF THE NEW WORLD

CHAPPELLE HISTORIQUE DU BON-PÂTEUR - 20:00

20 \$ (RÉGULIER) / 10 \$ (ÉTUDIANTS - ANES)

5 \$ (ÉTUDIANTS EN MUSIQUE)

1101, RUE SHERBOURKE EST, MONTRÉAL

(MÉTRO SHERBOURKE OU SAINT-LAURENT)

RENSEIGNEMENTS: (514) 343-5636

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.



les séries
Pro
Musica
2007-2008

POUR LE PLAISIR DE TOUS LES MÉLOMANES

SÉRIE ÉMERAUDE

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

TRIO

NICHOLAS ANGELICH/

RENAUD CAPUÇON/

GAUTIER CAPUÇON

Piano, violon, violoncelle (France)

Lundi, 11 février 2008, 19 h 30

PROGRAMME

Brahms, intégrale des Trios pour piano, violon, violoncelle.

Billets: 37,50 \$, 32 \$ et 18 \$ (étudiants) (taxes et redevance en sus)

Renseignements: Pro Musica, 514-845-0532

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

Logo of Les Arts.

DE VISU

Des indices trompeurs et insaisissables

ENTRE-LÀ

Angèle Verret
Galerie B-312
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 403
Jusqu'au 16 février

MARIE-ÈVE CHARRON

Voir de nouveau des œuvres d'Angèle Verret, c'est à la fois être en terrain connu et risquer le dépaysement. Avec ses huit récents tableaux présentés à la galerie B-312, dont deux sont tout fraîchement signés de 2008, la peintre dévoile d'autres effets dont elle seule a le secret. Les surfaces travaillées à l'acrylique par l'artiste continuent de tromper le regard, simulant entre autres la photographie et des textures qui semblent, finalement, ne rien partager avec la peinture elle-même.

À l'examen des surfaces, a priori abstraites, aucun indice ne vient trahir la peinture, pas une trace de pinceau ni une texture réelle qui permettraient d'en détecter la présence. Aussi, l'*Entre-là* annoncé par le titre d'exposition évoque bien l'ambiguïté œuvrant au sein des tableaux de Verret, lesquels refusent de fixer l'identité du médium utilisé ou de ce qui est représenté.

Le titre marque aussi de manière équivoque un lieu. Chez Verret, tout porte à croire que c'est le lieu de l'image elle-même qui est trouble. Les œuvres se découvrent à travers un regard proche ou éloigné, l'échelle de ce qui est vu passant ainsi du macro au micro. C'est, par exemple, *Le Trajet lui-même* (2007), tableau qui suggère le frottement d'une mine de plomb duquel, en sourdine, ressort du bleu. Le fin réseau de lignes, ou de plissures, pourrait esquisser une empreinte digitale, trace feinte également. Mais

n'est-ce pas plutôt la surface d'une planète inconnue?

Si ailleurs la texture ressemble à de la limaille, empruntant un registre minéral et argentique proche des tableaux antérieurs, *New Light on Dark Matter* (2007) réserve des effets inédits, malgré la palette chromatique réduite. La peinture fait habilement illusion, donnant à voir en plongée quelque chose qui ressemble à une mer d'un noir profond que de l'écume blanche rehausse de-ci de-là pour suggérer l'agitation des vagues. L'image prend forme, mais pour s'évanouir aussitôt l'instant d'après. Les «indices» du monde prélevés ou produits par Verret restent donc insaisissables.

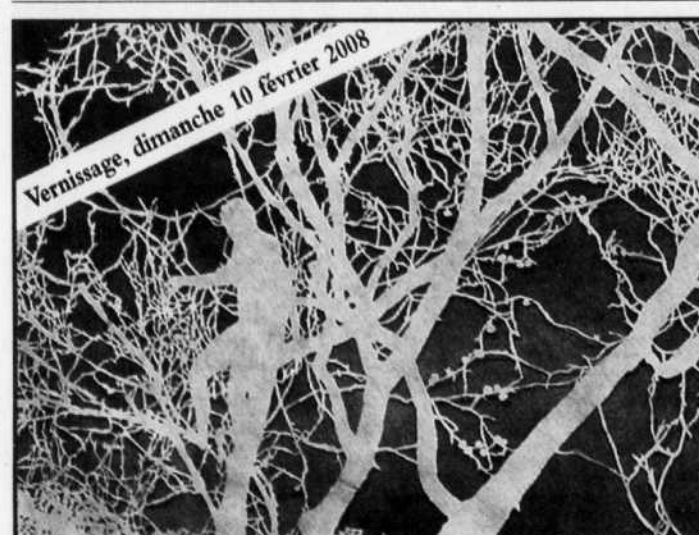
Dans cette nouvelle production de l'artiste, dont les œuvres n'avaient pas été montrées à Montréal depuis 2003, tout n'est pas d'égale intensité. Les deux premiers tableaux de la série *...la façon de faner des tulipes...* (2007) sont même décevants, comme si, justement, l'ambiguïté n'était pas au rendez-vous. Toutefois, avec les deux derniers tableaux de la même série, produits en 2008, la peintre parvient à des résultats nettement plus convaincants avec leurs larges boudins sinueux que l'on jurerait faits de gélatine ou encore d'une épaisse matière gluante au fini opalin. Subjuguant.

Cette production joue, certes, de séduction. Loin toutefois de tabler uniquement sur la virtuosité d'un savoir-faire ou de la technique, le travail de Verret recharge à sa façon une réflexion sur le statut de l'image et son rapport au réel. Au moment où plusieurs galeries réservent leur cimaise à de la peinture, il apparaît que celle de Verret se démarque avec éloquence en sachant encore étonner.

Collaboratrice du Devoir



Tableau de la série *...la façon de faner des tulipes...* (2007-2008) d'Angèle Verret



MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Ed Pien

L'autre des délices

10 février - 27 avril 2008

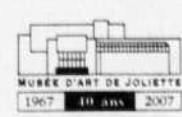
Bill Viola

Observance

27 janvier - 20 avril 2008

Itinéraire en art contemporain

27 janvier - 20 avril 2008



145, rue Wilfrid-Corbeil
Joliette (Québec) CANADA
(450) 756-0311
www.musee.joliette.org

Mardi au dimanche, 12 h à 17 h



Knock, 2006, extrait vidéo de Simone Jones et Lance Winn

AVEC L'AIMABLE CONCOURS DU BANFF CENTRE

Meurtres et mystère

STOP.

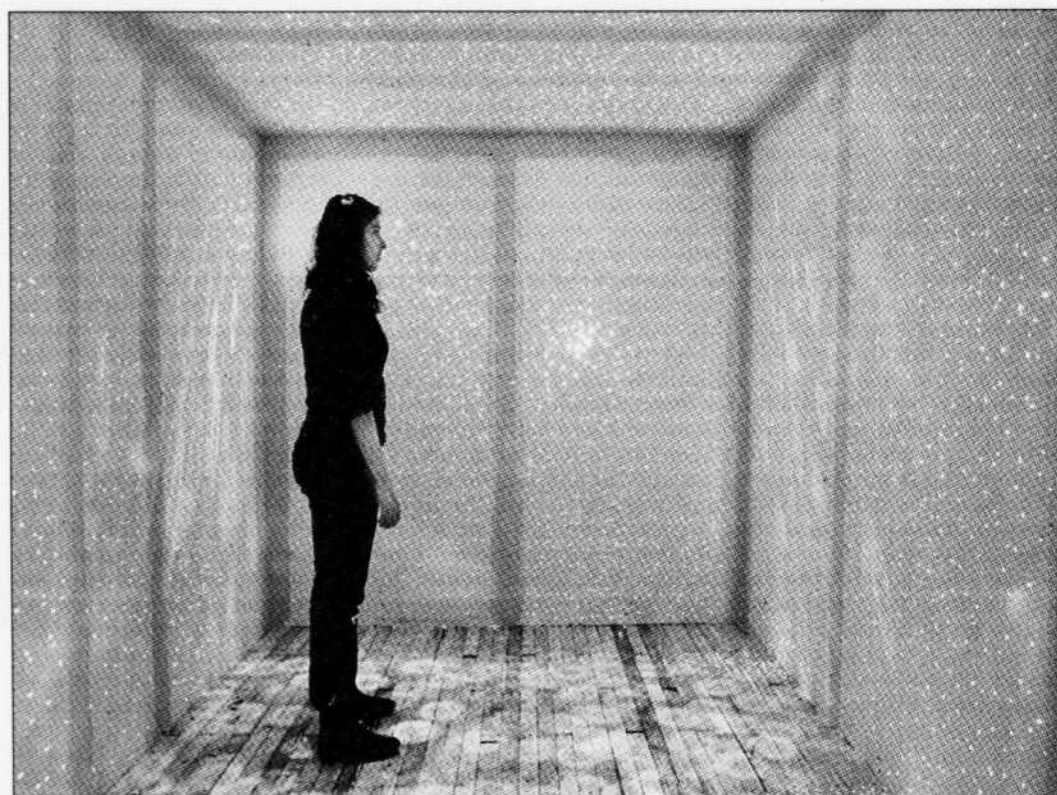
Galerie Leonard & Bina Ellen
Art Gallery
1400, boul. de Maisonneuve
Ouest, LB 165
Jusqu'au 1^{er} mars 2008

MARIE-ÈVE CHARRON

L'œuvre de Theres Mastroiaco ouvre avec aplomb l'exposition *STOP*. Mastroiaco s'est approprié la lithographie d'un énoncé connu de l'artiste conceptuel John Baldessari. «*I will not make any more boring art*», écrit à répétition. Contrairement à ce que l'on peut lire, Theres Mastroiaco ne compte pas s'arrêter.

Tout comme Baldessari, elle répète l'exercice (inspiré d'une forme punitive) et l'adapte. Sur chacune des photocopies, au nombre de 500, elle a tracé le mot «boring» au liquide correcteur. Le nouvel énoncé n'annonce pas la fin de l'art, mais désigne la procédure d'appropriation qui met en retrait le sujet auteur (sa mort?) et manifeste l'absence d'original. L'artiste recouvre pourtant avec acharnement, et à la main, les lettres, accumulant ensuite les feuilles en une pile. Le geste d'effacement produit ainsi paradoxalement un surplus; le liquide correcteur engendre dans la pile un renflement qui excède le langage, axé, lui, sur la négation.

Tout est là. Tout est là, et de manière fort stimulante, avec l'œuvre de Mastroiaco pour annoncer les pistes de lecture de cette exposition de groupe organisée par l'artiste Christof Migone, invité par la galerie en tant que commissaire de l'art contemporain. Faisant suite au premier volet nommé *START* (mai-juin 2007), *STOP* s'intéresse aussi à la rythmicité, aux «manifestations de la continuité et de la discontinuité, de la finitude et de l'infinitude». S'il est question d'arrêt, c'est que quelque chose a pu commencer, voire que cette chose puisse même ne pas cesser. Les œuvres des six artistes réunis le font appréhender de diverses façons.



J'ai entendu un bruit, je me suis sauvé, 2003, de Samuel Roy-Bois

PAUL LITHERLAND, AVEC L'AIMABLE CONCOURS DE LA GALERIE LEONARD & BINA ELLEN

Intrigue sans dénouement

L'installation vidéo *Knock* (2006) de Simone Jones et Lance Winn campe avec humour une histoire de meurtre. Tout se passe entre trois personnages (meurtriers ou cadavres?) et deux portes. Le jeu maladroit des comédiens amateurs et le dénuement de la scène court-circuitent l'emprise dramatique tandis que le déplacement de la caméra (et du projecteur) entraîne un petit manège fort astucieux qui permet à la fois de suivre l'action et de la dissimuler. Vous vous sentirez pris au piège.

L'histoire joue en boucle sans trouver son dénouement. La fin est celle des cadavres qui finissent pourtant par revenir à la vie. Le thème de la mort s'impose, disons, naturellement, dans cette exposition qui traite de l'arrêt. Elle y est évoquée aussi du côté de Patrick Beaulieu avec une feuille d'arbre séchée. Avec sa

manière de croiser la technologie (caméra microscopique et dispositif électronique) et des composantes végétales, Beaulieu anime la feuille d'une respiration, insiste sur ses nervures, lesquelles, bien sûr, ne sont plus alimentées par la sève. Le dispositif captive un moment par sa simplicité et son potentiel poétique, mais s'épuise toutefois très vite.

Le registre contemplatif aussi investi par Helen Tak dans son film d'animation *The Beginning* (2004) réserve quelques beaux effets, proposant une incursion délicate et frémissante au cœur de paysages (naturels et urbains) et d'un intérieur domestique. L'activité de la vie continue, tranchant avec l'inertie d'un corps au sol révélé à la fin du film. Seul élément percutant de l'œuvre: la tonalité d'avertissement d'un téléphone décroché qui signale dans le vide.

Ce qui ajoute à l'attrait de l'exposition, ce sont justement les manifestations sonores comme celle-là. Quand la tonalité du téléphone résonne abruptement, elle se conjugue parfois au cri strident lancé par un personnage de l'installation *Knock*. Ici, la contamination sonore nourrit le mystère, tient en haleine et surprend. C'est aussi une partition musicale inattendue, qui sert de ponctuations dramatiques aux différents récits exposés.

Ainsi, l'œuvre de Samuel Roy-Bois s'appréhende avec un tel état d'esprit, celui du mystère. Son titre, *J'ai entendu un bruit, je me suis sauvé*, a tout aussi du déclencheur narratif, dont l'intrigue repose sur une donnée absente ou non précisée, le bruit. Les façades extérieures de son installation se présentent comme une construction inachevée. En entrant dans la structure, le spectateur se retrouve devant une plue de lumière grâce à des petites

perforations aux murs. Volontairement pauvre, le dispositif, du moins tel qu'il est inscrit au cœur de cette expo, entraîne une certaine déconvenue. Est-ce là l'interruption recherchée?

Chose certaine, les deux vidéos de Charlemagne Palestine imposent une logique de l'enfermement physique et psychologique loin, semble-t-il, de pouvoir cesser. C'est l'artiste qui, par la vue subjective de sa caméra, fait partager son isolement vécu sur une île non identifiée. L'affaire prend une tournure obsessionnelle et circulaire lorsque le personnage parcourt à motocyclette l'île ou marche obstinément vers un phare qui éclaire dans le brouillard. Excessif, emporté, il vocifère et répète en concert avec le bruit du moteur: «*Il faut que je sorte d'ici!*» La facture granuleuse de ces vidéos datées de 1976 contribue à l'effet inquiétant qui s'en dégage.

Autres activités

Stop, trouve sa pertinence en optant pour des œuvres dont l'idée de la fin est travaillée par des contradictions, touchant ainsi un aspect de la durée et du rythme qui se saisit en dehors de la fixité. La mise en espace des œuvres supporte judicieusement la complexité des enjeux, favorise la circulation du sens entre les œuvres.

D'autres activités accompagnent l'exposition. La projection de vidéos monobandes de Charlemagne Palestine, certes à découvrir, aujourd'hui même (à 18h), et le lancement de la publication (avec des textes de Christof Migone, d'André-Louis Paré et de Steve Savage) qui aura lieu lors de la Nuit blanche le 1^{er} mars avec des performances de Karine Denault et de Frédéric Lavoie. C'est à ne pas manquer.

Collaboratrice du Devoir

COLLOQUE

De l'accélération des consciences à la mise en réseau d'une mémoire fragmentée

14 et 15 février 2008

9 h à 17 h / salle Multi de la coopérative Modus (Québec)

Jean Cristofol (France)

La métaphore de la main rouge

Alexandre Guay (Canada)

La difficile articulation entre vitesse et mémoire

Le cas du détecteur Atlas au Large Horizon Collector

Suzanne Leblanc (Canada)

Météorologies

Julien Maire (France / Allemagne)

Modulation de la largeur d'impulsion

Fabrice Montal (Canada)

Les médiums et l'écrit

François Parra (France)

Raisonné, 2003, mémoire

Et à ne pas manquer

AUTOTUNE, TK / audio live

François Parra - 13 au 17 février 2008

LA CHUTE / audio, vidéo

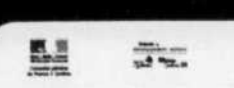
œuvre collective - 13 au 23 février 2008

ATELIER ARIQUINO / atelier de formation

Dominic Joffe - 16 et 17 février 2008

Information et réservation : (418) 522-8310 poste 2

www.lenomdelachute.org/colloque/supervision



Cinéma

Lorraine Stanley et Georgia Groome dans *London to Brighton*, de Paul Andrew Williams

Jusqu'au vertige...

LONDON TO BRIGHTON

Réalisation et scénario: Paul Andrew Williams. Avec Lorraine Stanley, Georgia Groome, Johnny Harris, Nathan Constance, Sam Spruell, Alexander Morton, David Keeling, Jamie Kenra. Image: Christopher Ross. Musique: Laura Rossi. Montage: Tom Hemmings. 90 min.

ODILE TREMBLAY

Premier long métrage du jeune Britannique Paul Andrew Williams, financé avec un budget de famine et des fonds privés, *London to Brighton* s'inscrit dans la ligne si féconde du réalisme social cher à Ken Loach, Mike Leigh, etc. On s'étonne de la maîtrise que manifeste ce cinéaste, pourtant à son coup d'essai dans le domaine du long métrage, qui joue avec les codes comme un vieux routier du genre. Couronné à Dinard du Grand Prix du jury, *London to Brighton* est à la fois une œuvre remarquable par sa réalisation exigeante et l'interprétation de ses acteurs, et un film extrêmement dur, dont plusieurs spectateurs ne pourraient supporter la tension insoutenable. Le film est adapté de *Royalty*, un court métrage précédent de Paul Andrew Williams.

Caméra nerveuse à l'épaule, plongeant à Londres et à Brighton dans un milieu pénible où la pédophilie, la prostitution, le meurtre, la pègre, la peur, le suspense, la misère sociale se marient, ce film, sans temps morts, suit jusqu'au vertige des destins tragiques qui s'entrechoquent avec fracas.

On rencontre la fugueuse Joanne, âgée de douze ans dans le film (Georgia Groome), repérée par la prostituée Kelly (Lorraine Stanley)

et son proxénète Derek (Johnny Harris) pour les plaisirs d'un client pervers. Les deux femmes en viennent à tuer le monstre et fuient dans un train pour Brighton, chez des copines, pourchassées par le proxénète et son homme de main, ces derniers ayant eux-mêmes l'inquietant fils du mort, Stuart (Sam Spruell, ambigu et diabolique), et sa clique à leurs trousses.

Le rythme terrifiant de cette poursuite en train, en voiture, dans des rues glauques, offre des alternances de douceur (les jeux dans une foire de Brighton) aux scènes-chocs, nombreuses, d'une violence infinie, qui forment sa trame. La musique, tantôt grave, tantôt trépidante, épouse les rythmes urbains avec brio. La caméra témoin, d'un style quasi documentaire, n'épargne aucune expression, aucun geste, aucun détail féroce, sur une histoire dont le sens du suspense apparaît d'autant plus efficace que les actions des protagonistes sont imprévisibles. Nul ne peut prévoir vers quel sommet chaque terrible scène débouchera. Vraies prouesses d'un scénario qui brouille sans cesse ses pistes.

Lorraine Stanley en prostituée battue, tuméfiée, qui défend bec et ongles l'adolescente à ses côtés, est fabuleuse de naturel et de puissance désespérée. La petite Georgia Groome contribue également à la réussite du film par sa candeur sans cesse fracassée sur les épisodes du cauchemar.

London to Brighton est un film vraiment extraordinaire, mais si dérangeant, avec son incursion dans des univers sinistres dont la pédophilie n'est pas le moindre, qu'on ne peut le recommander qu'à un public averti, à même d'encaisser le pire sans détourner les yeux.

Le Devoir

IN BRUGES

Écrit et réalisé par Martin McDonagh. Avec Colin Farrell, Brendan Gleeson, Ralph Fiennes, Clémence Poésy, Jérémie Renier, Thekla Reuten. Image: Eigil Bryld. Montage: Jon Gregory. Musique: Carter Burwell. Grande-Bretagne, 2008, 107 min.

MARTIN BILODEAU

Le pedigree d'*In Bruges* est atterrissant, sa prémisse, irrésistible, son intrigue et sa réalisation, maîtrisées. Pourquoi donc le premier long métrage de Martin McDonagh, lauréat en 2004 de l'Oscar du meilleur court métrage pour *Six Shooter* (qui mettait déjà en vedette le formidable Brendan Gleeson), nous laisse-t-il sur notre faim?

Se tapir à Bruges et y attendre un coup de fil. C'est en substance l'ordre que Ray (Colin Farrell) et Ken (Brendan Gleeson), deux tueurs à gages irlandais, ont reçu de leur patron (Ralph Fiennes) après que le premier, en exécutant un prêtre dans son confessionnal, eut accidentellement tué l'enfant qui attendait son tour.

Pourquoi Bruges? Parce que le dit patron, exalté et esthète, a autrefois passé un séjour mémorable dans la ville médiévale flamande et en garde un souvenir bouleversé. Aux yeux de Ray, jeune viveur ignorant, le lieu est un enfer où il distille son remords. À ceux de

Brendan Gleeson et Colin Farrell dans *In Bruges*, de Martin McDonagh

son complice chargé de veiller sur lui, c'est un paradis de canaux et de monuments. Dans les faits, c'est un purgatoire, où les deux hommes, descendus dans une petite auberge sympathique, sont contraints tous les soirs d'attendre l'appel du patron. Lequel, lorsqu'il se matérialisera, ne sera pas de très bon augure pour le cadet.

Le premier long métrage de l'Anglais Martin McDonagh s'inspire visiblement de Beckett, ses personnages, de ceux d'*En attendant Godot*. Comme Vladimir et Estragon, Ray et Ken meublent l'attente d'échanges souvent absurdes, écrits avec un brio auto-contemplatif par le cinéaste, qui les font tourner en rond sur eux-

mêmes. Leurs échappées, vers les principaux repères touristiques, vers une jeune *dealer* (Clémence Poésy) de qui Ray s'éprend, vers un comédien nain qui les conduit «aux putes», les ramènent invariablement à la case départ. *In Bruges* est un rêve dont le réveil, dans la deuxième partie, sera brutal.

On ne peut qu'admirer, au premier regard, le savoir-faire de Martin McDonagh. Il manque néanmoins à *In Bruges*, projeté en ouverture du dernier Festival de Sundance, une spontanéité qui lui ferait transcender l'exercice narratif du premier de sa promotion. Le scénario comporte plusieurs moments forts et d'autres fort drôles, mais l'ensemble est un peu trop poli, rationalisé, cérébral, pour se frayer un chemin jusqu'au cœur et nous faire ressentir à son contact autre chose qu'une satisfaction périssable.

En outre, le personnage de Colin Farrell, voyou criblé de remords, est à l'évidence plus complexe que ce que l'acteur est capable d'exprimer. Dans un registre voisin, son jeu dans *Cassandra's Dream*, de Woody Allen, est plus convaincant. Même plus en retrait, Gleeson lui fait un peu d'ombre. Mais c'est Ralph Fiennes, en patron exalté et incarnation de la logique intérieure du film, qui vole le show. Sans lui, la bière de Bruges n'aurait pas le même goût. Ne répétez pas ça aux Belges.

Collaborateur du Devoir

Mon bikini, ma carte, ma brosse à dents

FOOL'S GOLD

Réalisation: Andy Tennant. Scénario: Andy Tennant, John Clafin, Daniel Zelman. Avec Matthew McConaughey, Kate Hudson, Donald Sutherland, Ewen Bremner. Image: Don Burgess. Montage: Troy Takaki, Tracey Wadmore-Smith. Musique: George Fenton. États-Unis, 2008, 113 min.

ANDRÉ LAVOIE

Les caprices de chaque saison et les rendez-vous obligatoires du calendrier suffisent parfois à comprendre la présence de certains films sur nos écrans. Le soleil semble prendre des vacances en février et les célibataires résignés voient venir avec horreur la Saint-Valentin? Des comédies romantiques à l'optimisme béat tournées dans des lieux paradisiaques surgissent comme par magie pour soulager nos humeurs moroses.

Il n'y a pas d'explications moins triviales pour saisir les enjeux d'un film comme *Fool's Gold*, d'Andy Tennant, dont la feuille de route

(*Hitch*, *Sweet Home Alabama*) témoigne d'une certaine cohérence. L'homme croit en l'amour, du moins comme fonds de commerce. Et pour donner l'illusion de la nouveauté, il plante sa caméra devant des paysages exotiques, et parfois même au milieu de la mer, donnant ainsi une touche Club Med à une chasse au trésor où s'affrontent trois groupes rivaux.

Les pierres précieuses d'un vieux navire espagnol représentent l'obsession de Ben Finnegan (Matthew McConaughey), un explorateur irresponsable et téméraire. Tess (Kate Hudson), son épouse, trouvait cela bien séduisant au début de leur mariage mais, de faillites en déconforts, elle s'est lassée, demandant un divorce expéditif. La voilà maintenant forcée de faire la serveuse sur le yacht d'un milliardaire, Nigel (Donald Sutherland), et Ben, avec des compétiteurs et des créanciers à ses trousses, débarque sur le bateau pour y faire son numéro de charme et trouver ainsi le soutien nécessaire à ses recherches. Quitte à séduire la fille (Alexis Dziena) de Nigel, une version brune de Paris

Hilton. Tess, visiblement nostalgique de leurs parties de jambes en l'air et stimulée par la jalousie, décide de retrouver ses réflexes d'aventurière.

À partir d'un canevas usé comme une rame de galère romaine, Andy Tennant ne fait que reproduire les recettes, ajoutant un joli petit parasol de papier sur une boisson colorée, fumante et quelque peu aphrodisiaque. En effet, le passé sexuel de ce couple fait l'objet de blagues et d'allusions si insistantes — et rarement drôles — que l'on se demande où ils ont bien pu trouver le temps de se chicaner. Scruté à la loupe comme s'il auditionnait pour une réclame de Calvin Klein, Matthew McConaughey ne se fait pas prier pour jouer au morceau de viande bronzé, nettement plus convaincant en exhibitionniste de plage qu'en spécialiste de l'histoire de l'Espagne... Il en va de même pour Kate Hudson, dont les talents comiques et la candeur semblent avoir fondu sous le soleil des Caraïbes...

Si certaines pirouettes aquatiques et autres cascades autour

d'une crevasse viennent injecter un soupçon de dynamisme à cette variation contemporaine du film de pirates, les scénaristes ont malheureusement aiguisé à la hâte leurs crayons. Ce cinéma à formules et à petits numéros pourrait s'élever légèrement au-dessus de la médiocrité environnante si quelques répliques incisives et des dialogues inspirés provoquaient de véritables étincelles. Là encore, tout s'est évaporé sous le coup d'une chaleur écrasante. C'est sûrement pour cette raison que McConaughey est si légèrement vêtu...

Collaborateur du Devoir

LUMIÈRE

«J'aime trop le cinéma pour ne pas viser haut»

SUITE DE LA PAGE E 1

change souvent de couleur, mais demeure près de la tendresse. Toute l'équipe allait dans la même direction. Mais la présence de plusieurs acteurs non professionnels sur le plateau a entraîné un gros travail de montage. Yves-Christian devait trouver la bonne prise... Il y avait beaucoup de rebuts.»

Yves-Christian Fournier aurait préféré que *Tout est parfait* soit retenu en compétition au 58^e Festival de Berlin plutôt que dans la section Panorama, mais il n'en fait pas une maladie. Il n'espère guère non plus fracasser des records au gui-

chet, tout en souhaitant que son film touche les gens et les fasse réfléchir. «L'important n'est pas le box-office, hélas seul critère reconnu de succès, ou les prix, mais de garder une intégrité de créateur, affirme-t-il. Je veux mourir fier de moi, ne pas verser dans les films de commande. J'aime trop le cinéma pour ne pas viser haut. De toute façon, j'ai la chance de pouvoir bien gagner ma vie avec la pub. Celle-ci possède de grands atouts: entretenir la machine en vous empêchant de rouiller. Sauf qu'au cinéma, il faut oublier ces concepts trop bien huilés de la pub et se concentrer davantage sur les acteurs.»

Le cinéaste prépare un second film, lequel reposera davantage sur une forte mise en scène, avec comme scénariste le jeune auteur Jonathan Safran Foer. «Mon troisième film sera plus minimaliste. Je veux diversifier le tir.»

Quant à Guillaume Vigneault, qui a décidément la piqûre du cinéma, il prépare un autre scénario à partir des récits du journaliste de guerre Paul M. Marchand, *Sympathie pour le diable*. En plus d'avoir repris le projet de scénariser son propre roman *Chercher le vent* pour le cinéaste Pierre Houle.

Le Devoir



Le scénariste Guillaume Vigneault en compagnie du cinéaste Yves-Christian Fournier

7^e Art/distribution et Filmenbulle présentent

TIENS FERME

Un film de SÉBASTIEN PATENAÚDE

Avec DIMITRI MASSICOTTE

La représentation de ce soir est au bénéfice de Suicidé Action Montréal

au CINÉMA Beaubien à 21h00 jusqu'au 14 février

7^e Art/distribution inc., Elena Pedrazzoli et Hubert Toint présentent

ABEL JAFRI KADER BOUKHANEF

MEILLEURS ACTEURS FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DAMIENS 2007

L'autre moitié

Un film de Rolando Colla

Pécédé du court métrage -du même auteur- PROTESTATION V

Beaubien 2396, Beaubien Est, 514-721-6060

12h45, 14h45 et 19h00

ARCHAMBAULT

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
du 29 janvier au 4 février 2008

1	CÉLINE DION A New Day : Live à Las Vegas
2	DURS À CUIRE
3	THE SECRET
4	RUE DES PIGNONS
5	THE INVASION
6	NATHALIE LAMBERT Cardio Latino
7	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHOENIX
8	SAW IV
9	LA VIE EN ROSE
10	LES VISITEURS
11	EXPO 67
12	NATHALIE LAMBERT Cardio Fever
13	LOST Saison 3
14	JOSÉE DI STASIO Coffret Italie
15	HANNAN MONTANA Pop Star Profile
16	ONE TREE HILL Saison 4
17	JEAN-MARC CHAPUT Politiquement incorrect
18	ERIC LAPTON & VARIOUS Crossroads : Guitar Fest
19	GREY'S ANATOMY Saison 2
20	SEXY DANSE

Cinéma



Les quatre femmes de *Borderline*, de la réalisatrice Lyne Charlebois: Angèle Coutu, Sylvie Drapeau, Laurence Carboneau et Isabelle Blais

Des femmes puissamment incarnées

BORDERLINE

Réalisation: Lyne Charlebois. Scénario: Lyne Charlebois et Marie-Sissi Labrèche, d'après les romans *La Brèche* et *Borderline* de Marie-Sissi Labrèche. Avec Isabelle Blais, Jean-Hugues Anglade, Angèle Coutu, Sylvie Drapeau, Laurence Carboneau, Pierre-Luc Brillant, Marie-Chantal Perron. Image: Steve Asselin. Musique: Benoît Jutras. Montage: Yvann Thibodeau.

ODILE TREMBLAY

On salue ici le travail d'adaptation des deux romans de Marie-Sissi Labrèche, *Borderline* et *La Brèche*, fort bien tissés dans un scénario qui glisse habilement d'une époque à l'autre. Ecrites dans l'urgence, les œuvres d'autofiction de Marie-Sissi Labrèche possèdent une force âpre, mais le style relâché sentait vite le procédé. Le scénario, plus lisse, meilleur en fait, a remporté son pari de transposition cinématographique.

Ici, le film, à travers trois époques (enfance, vingtaine et trentaine), suit la vie de Kiki, élevée à l'ombre d'une mère psychotique et d'une grand-mère affligée d'une araignée dans le plafond. Devenue à l'adolescence dépendante affective et sexuelle, l'héroïne (Isabelle Blais) trouvera sa rédemption dans l'écriture, après une aventure avec son directeur de thèse, personnage équivoque.

Lyne Charlebois, qui réalise son premier long métrage mais s'était déjà taillé une carrière à la télévision dans les vidéoclips et les courts métrages, a multiplié ses approches esthétiques, parfois avec justesse, parfois forçant la note.

Borderline est surtout l'occasion de vraies prouesses d'actrices. Le registre de jeu d'Isabelle Blais n'a jamais connu pareille étendue. Elle livre une double performance, incarnant Kiki à deux périodes différentes de sa vie, enchevêtrées: à 20 ans, sur la ligne de rasoir entre raison et folie, à 30 ans, déjà en reprise d'équilibre. La Kiki de vingt ans, blonde, autodestructrice, adepte de l'automutilation, se jetant dans les lits de passage, est rendue avec beaucoup de force par l'actrice, qui s'est placée au bord du gouffre. Cette Kiki exhibitionniste, déséquilibrée, captée caméra à l'épaule, se révèle la mieux filmée de toutes, avec un vertige de rythme collé à son esprit qui chavire.

Les scènes de nudité et de baise, surtout à 30 ans, ne sont pas ses meilleures, peut-être parce que l'actrice s'y sent moins à l'aise. Par ailleurs, une certaine virtuosité de caméra, avec contre-plongée surtout, a tendance à reléguer dans ces cas les acteurs au statut de simples éléments de la mise en scène. Ailleurs, des expressions ambiguës du visage, des demi-teintes de jeu permettent à Isabelle Blais de montrer différentes facettes de son personnage. C'est dans ces eaux troubles qu'elle nage le mieux.

Sylvie Drapeau, en mère catatonique muette, dont le corps, le visage si expressif et les yeux parlent mieux que des mots, livre une grande interprétation, toute d'intensité. Vraie révélation: Angèle Coutu en mémé butée et attachante, jouée avec un charisme fou, qui nous fait regretter sa présence, trop rare au cinéma. La Kiki enfant (Laurence Carboneau) se laisse de son côté vite oublier, même si son rôle apparaît essentiel à la compréhension de son parcours de jeune femme.

Mais les personnages masculins demeurent dans l'ombre des femmes. Il faut dire que *Borderline* épouse avant tout le point de vue de l'héroïne. Le Français Jean-Hugues Anglade, dans la peau du professeur marié qui couche avec Kiki,

parvient à humaniser quelque peu son héros, surtout antipathique. Le jeune Pierre-Luc Brillant, en tendre amoureux, hérite de quelques répliques fortes, mais sans parvenir à secouer les plumes d'homme rose attachées au rôle.

Borderline est un bon film, à la mise en scène parfois trop encombrante, sans unité transcendante, que trois grands rôles féminins, un regard cru sur une destinée troublante et d'habiles enchevêtrements temporels poussent vers le haut. Peu de films québécois explorent ces temps-ci la psyché féminine. On sait gré à celui-ci d'y naviguer avec des figures singulières, touchées par la folie et puissamment incarnées.

Le Devoir

EN EXCLUSIVITÉ POUR UNE SEMAINE SEULEMENT



Étranges retrouvailles

L'AUTRE MOITIÉ

Réalisation: Rolando Colla. Scénario: Olivier Lorelle, Rabah Bouberas, Rolando Colla. Avec Abel Jafri, Kader Boukhanef, Nade Dieu. Image: Peter Indergand. Montage: Denise Vindevogel. Musique: Bernd Schurer. Suisse-Belgique, 2007, 89 min.

ANDRÉ LAVOIE

Est-il possible de rattraper 35 ans en quelques jours? C'est le défi que tentent de relever deux frères qui n'ont pratiquement aucun souvenir en commun, l'un ayant grandi en Algérie et l'autre en Suisse. Dans *L'Autre Moitié*, du cinéaste suisse Rolando Colla, leurs retrouvailles se feront sous le signe de la mort, de la méfiance, du mensonge, le tout sous haute surveillance, celle de la police.

Hamid (Abel Jafri) habite à Bruxelles, mais il n'est chez lui nulle part, craignant à tout moment d'être expulsé, d'autant plus qu'il est mêlé à un trafic bancaire illégal pour soutenir le terrorisme islamique. C'est donc avec suspicion qu'il reçoit un coup de fil de Louis (Kader Boukhanef), son frère, dont l'apparition surprenante lui fait craindre le pire, et non pas parce qu'il lui annonce de mauvaises nouvelles concernant leur mère. En fait, Hamid ne tarde pas à découvrir qu'on le suit à la trace, les autorités exigeant de lui les noms de ses complices, sinon c'est l'expulsion en Algérie. Mais Louis, ce fameux frère dont il doute de la sincérité, voire de la véritable filiation, ne serait-il pas derrière ce qui ressemble de plus en plus à un traquenard?

Cette triste réunion de famille (éclatée) illustre d'abord les ravages du terrorisme à l'échelle individuelle, chez ces petites gens qui font les basses besognes des «cerveaux» des organisations, n'étant bien souvent que de simples maillons de la chaîne. Hamid, visiblement en porte-à-faux entre deux cultures, ne rêve que d'un bonheur tranquille, mais il semble trop rongé par la suspicion pour y accéder un jour. À l'opposé, Louis a parfaitement intégré les valeurs de son coin de pays, affichant l'assurance des malfaiteurs cravatés, ce qui contraste beaucoup avec la pudeur de son frère.

Il y a bien sûr une part de mystère dans *L'Autre Moitié*, mais Rolando Colla n'y consacre pas tous ses efforts, émaillant le récit de nombreux indices facilement décodables sur la relative sincérité de Louis. Son regard se pose d'a-

vantage sur l'écart psychologique et culturel entre les deux hommes, la copine de Louis, Isabelle (Nade Dieu), devenant médiatrice pour ensuite mieux brouiller les cartes. Un brouillage également provoqué par les contours flous d'un personnage inconstant et mal défini.

Ce que l'on nomme la mouvance islamiste inspire de plus en plus les cinéastes, qui tentent d'en comprendre la source mais aussi d'en montrer les ravages, à travers des destinées qui n'ont absolument rien d'héroïque. Dans *L'Autre Moitié*, un film baigné d'une triste lumière hivernale sur des paysages enneigés, Rolando Colla illustre la dérive de ces chevaliers de l'ombre, de ces enfants abandonnés cherchant un frère comme on cherche une bouée de sauvetage.

Collaborateur du Devoir



Abel Jafri et Kader Boukhanef dans *L'Autre Moitié*, du réalisateur Rolando Colla



« Tellement **extraordinaire!** Je suis tombé à terre! »
René Homier Roy, C'est bien meilleur le matin, Radio-Canada

« L'emploi de la poésie dans l'image me fait penser à **Léolo**. Angèle Coutu, absolument **extraordinaire**. Isabelle Blais, **formidable**. C'est vraiment un film **magnifique!** »
Catherine Perrin, C'est bien meilleur le matin, Radio-Canada

« Un film d'une **grande beauté**, qui nous **éblouit** comme un éclair et nous chavire comme le grondement du tonnerre. À voir. »
Pénélope McQuade, Salut Bonjour weekend, TVA

« **Courez voir ce film!** Lumineux, plein d'espoirs. »
Alexandra Diaz, Les Nouvelles TVA

« Un film qui nous hante longtemps. Une montagne russe d'émotions. Sylvie Drapeau joue d'une manière qui nous glace le sang. Angèle Coutu, renversante. Une **œuvre aussi marquante qu'originale. C'est très bien fait.** »
Claude Deschênes, Le Téléjournal, Radio-Canada

borderline

ISABELLE BLAIS AVEC LA PARTICIPATION DE JEAN-HUGUES ANGLADE
ANGÈLE COUTU SYLVIE DRAPEAU LAURENCE CARBONNEAU
PIERRE-LUC BRILLANT MARIE-CHANTAL PERRON ANTOINE BERTRAND
UN FILM DE LYNE CHARLEBOIS PRODUIT PAR ROGER FRAPPIER LUC VANDAL

www.borderline-lefilm.ca

MAX FILMS

TVR FILMS

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE											
CARR ANGRIGNON	MARCHE CENTRAL 18	JACQUES CARTIER 14	TASCHEREAU 18	DEUX-MONTAGNES 14	PONT-VIAU 16	COLOSSUS LAVAL	CARR ANGRIGNON	MARCHE CENTRAL 18	JACQUES CARTIER 14	TASCHEREAU 18	DEUX-MONTAGNES 14
ST-EUSTACHE	BOUCHERVILLE	BROSSARD	ST-BRUNO	BELOIL	ST-HYACINTHE	CARR ANGRIGNON	ST-EUSTACHE	BOUCHERVILLE	BROSSARD	ST-BRUNO	BELOIL
PLAZA DELSON	GATINEAU	STARCITE HULL	SHERBROOKE	SHERBROOKE	ST-HYACINTHE	CARR ANGRIGNON	PLAZA DELSON	GATINEAU	STARCITE HULL	SHERBROOKE	SHERBROOKE
CARR ANGRIGNON	ST-JÉRÔME	TROIS-RIVIÈRES	ST-BASILE	LACHENAIE	DRUMMONVILLE	LE CARRÉFOUR 15	CARR ANGRIGNON	ST-JÉRÔME	TROIS-RIVIÈRES	ST-BASILE	LACHENAIE
SOREL-TRACY	SHAWINIGAN	ÉLYSÉE GRANBY	STE-ADELE	VERBON ORIGINAL AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS	VERBON ORIGINAL AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS	VERBON ORIGINAL AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS	SOREL-TRACY	SHAWINIGAN	ÉLYSÉE GRANBY	STE-ADELE	VERBON ORIGINAL AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS